



Georges Duhamel par Berthold Mahn (1919).

Des chefs-d'œuvre à redécouvrir

Les récits de guerre de Georges Duhamel (1914-1918)

Vie des Martyrs, *Civilisation*, *les Sept dernières plaies*, *Quatre ballades*. Introuvables en librairie depuis longtemps, ces titres viennent d'être réunis en un seul volume dans la collection Omnibus. Un choix de lettres inédites les accompagne : *Georges et Blanche – Dialogue 1915*, présenté par Antoine Duhamel, en prélude à la publication intégrale de la correspondance échangée entre l'écrivain et son épouse de 1914 à 1919.

«Je ne cesse de me répéter que l'on a fait et que l'on fait erreur sur le sens et la portée du mot civilisation. Cette guerre est le résultat normal d'une civilisation comme celle que nous nous vantions tant de posséder et de développer. [...]

A part cela le branle est donné. On ne pourra plus renoncer aux erreurs que l'humanité a rendues indispensables [...] Mais pour mon compte, ma résolution est plus que jamais ancrée dans mon âme et si je sors vivant de là, je saurai que faire et que dire.» (Georges à Blanche. Lettre du 4 juillet 1915.)

En pleine tourmente, alors que le conflit s'enlise et que l'issue, jour après jour, en est retardée, un jeune chirurgien de trente ans se confie à son épouse, Blanche Albane, séduisante et talentueuse comédienne.

Le constat est révoltant en ce début du ^{xx}e siècle : les aspirations d'une génération nouvelle qui pouvait croire au bonheur s'écroulent brutalement. Pourtant, le jeune chirurgien

n'abdique pas. Il est aussi poète et il vient de trouver sa voie : dénoncer la fausse civilisation et les drames du temps, être un témoin, parler aux hommes.

Face à la mort, un amour lumineux

Le choix qu'Antoine Duhamel a fait de la lettre citée et de quelques autres durant la même période – l'année 1915 – se justifie pleinement : le dialogue de l'écrivain-médecin avec son épouse est à la source de l'œuvre à venir.

Engagé depuis septembre 1914 pour servir auprès des soldats blessés, Georges – poète et dramaturge – a cessé d'écrire. L'horreur le saisit chaque jour et la littérature lui paraît dérisoire. Pendant plus d'un an, la souffrance et la mort qu'il côtoie absorbent ses forces et ses pensées. Ce sont les lettres quotidiennes de Blanche qui le relie à la vraie vie et l'obligation de lui répondre afin qu'elle aussi continue d'espérer.

Des deux mille cinq cents lettres échangées en quatre années de conflit, seule une cinquantaine est révélée aujourd'hui. A des pages entières succèdent, en alternance, de brefs extraits de manière à évoquer un dialogue devenu, pour le couple, indispensable.

Tantôt, Blanche éclaire Georges sur le comportement des Parisiens, de ses collègues de théâtre, donne des nouvelles de la famille, des amis, de ceux qui sont au front. Tantôt, Georges relate ses observations sur le monde



Blanche Duhamel par Berthold Mahn (1919).

qui l'entoure, les soins dispensés aux blessés, les opérations difficiles, la mort qui frappe. Mais avant tout, ces lettres expriment, au fil des jours, l'amour lumineux, indestructible, de deux êtres jeunes que les événements de l'Histoire ont séparés.

C'est de «cette passion, chauffée à blanc par l'éloignement et les jours» qu'Antoine Duhamel, leur fils, comme il l'explique dans son avant-propos, a souhaité «faire saillir les images».

Parfois le poids de la souffrance rencontrée est si fort que Georges ne peut s'empêcher d'en faire l'aveu : devant «de beaux jeunes hommes plus ou moins abîmés, écrasés, mis en pièces», «on finit par avoir la nausée et le cafard.»

Blanche s'épuise à attendre et son amour se tend comme un arc : «Ce matin n'ai-je pas été aussi près de toi que dans notre plus profonde étreinte?»

Georges s'accroche au courrier quotidien et s'apaise : «Je remarque de plus en plus que nos lettres ne forment que les deux voix d'une conversation sage, tendre, affectueuse et régulière comme la douce respiration de notre amour.»

L'œuvre se prépare

La jeune femme passe l'été 1915 en compagnie de Rose Vildrac, sa belle-sœur, dans le village de Valmondois sans se douter qu'un jour, à la fin de la guerre, elle s'y établirait et que Georges y écrirait la majeure partie de son œuvre.

matin par l'arrivée d'un blessé grave, un malheureux blessé au ventre et à qui il n'y avait pas grand chose à faire. Je ne me suis pas recouché. Je suis resté près du malade, allant tous les quarts d'heure faire un tour dans le parc, où l'aube a tout de suite commencé.»

Naissance du jour, lumière blanche des premières heures : irrésistible besoin d'un homme de trente ans qui cherche des raisons de vivre, afin d'entourer celui que la vie va quitter d'un peu de chaleur humaine.

Ecrire pour témoigner

C'est durant l'hiver 1915-1916 que la vocation de l'écrivain se réveille. Georges envoie à Blanche ses pre-

ne se montre infidèle les souffrances des hommes frappés en pleine jeunesse et qui ne peuvent s'exprimer.

Duhamel sait que le poète demeuré en lui parle pour eux et que les ressources de l'art confèrent à ses récits la force de l'émotion, le poids insoutenable de la douleur, la présence enfin, ressentie par le lecteur, des visages vrais qui portent un nom. Car Duhamel nomme – le plus souvent par leur patronyme exact – chacun de ceux qu'il a soignés ou assistés jusqu'à la fin : Plaquet, Delancourt, Léglise, Rosignol dont le chirurgien tint entre les mains «le cœur glissant et musclé comme un poisson». D'autres encore. Certains qui ne portent aucun nom ne s'oublent pas; ainsi celui dont «le



Georges Duhamel et les blessés à Sapincourt près de Reims (1915).

Pour l'heure, aucun travail de création. Quelques indices, pourtant, dans ses lettres prouvent que l'écrivain est dans l'attente, secrètement. Les narrations envoyées à Blanche – veilles auprès des blessés, opérations qui se succèdent sur des corps affreusement mutilés, irrépressible angoisse de ne pouvoir empêcher les hommes de mourir – préparent les récits à venir : «J'ai été réveillé à deux heures du

miers manuscrits afin qu'elle donne son avis, suggère des corrections, puis les recopie pour les porter à Valette, directeur du *Mercure de France*.

Il écrit entre deux veilles près des blessés, la nuit parfois, une couverture sur le dos pour se protéger du froid, ou encore lorsque l'afflux des blessés cesse, le temps d'une accalmie sur le front. Il n'imagine pas, il n'invente rien. Il transcrit avant que la mémoire

regard avant de mourir était plein de sérénité étrange.»

Point d'artifice littéraire. Essentiellement, l'écriture, pour celui qui soigne, est le moyen de chercher «au fond des plaies, au fond des chairs mutilées», «une âme extraordinaire, furtive» et de nous la faire entendre :

«Ne perdons rien de leurs humbles propos, inscrivons leurs moindres gestes et dites-moi, dites-moi que



Georges Duhamel à Verdun (1916).



Le repas des blessés.

nous y penserons tous ensemble, à chaque heure du jour, maintenant et plus tard... »

De *Vie des Martyrs* aux *Quatre ballades*

A elles seules, ces lignes justifient la publication de *Vie des Martyrs* au début de l'année 1917. Un second volume suit en 1918 : *Civilisation*.

L'auteur a pris le pseudonyme de Denis Thévenin afin qu'on ne l'accusât pas de se faire un nom en évoquant la souffrance des soldats. Le narrateur est un infirmier, cette fois, non un chirurgien. Mais le témoignage, aussi poignant, devient accusateur. L'affluence des blessés, l'énormité et la diversité des blessures, ont amené une nouvelle organisation du service médical. Soins et opérations se pratiquent à la chaîne, empêchant le rapport intime entre le patient et le chirurgien, qui était encore possible au début de la guerre.

Installé près du front, l'hôpital de campagne – « l'autochir » – fonctionne alors comme une machine inhumaine dont l'autoclave est le symbole. La conclusion du livre, restée célèbre, retentit comme un cri :

« Je vous le dis, en vérité, la civilisation n'est pas dans cet objet, pas plus que dans les pinces brillantes dont se servait le chirurgien. La civilisation n'est pas dans toute cette pacotille terrible; et, si elle n'est pas dans le cœur de l'homme, eh bien! elle n'est nulle part. »

D'autres souvenirs jailliront dès la fin du conflit pour composer *Les Sept Dernières Plaies*, titre publié aussi dans l'édition d'Omnibus. De même que *Quatre ballades*, toutes admirables, chacune d'elles étant dédiée à un blessé. *La Ballade de Florentin Prunier* est aujourd'hui encore citée ou lue lors des cérémonies du 11 novembre.

Il s'agissait bien alors, pour l'écrivain-médecin, de faire carrière! L'écriture, en vérité, selon son propre aveu, est un acte qui délivre de l'angoisse et fait vivre.

Œuvre littéraire et Histoire

Longtemps les historiens ont boudé les récits de Duhamel. Aujourd'hui encore. Éliminés des bibliographies qui figurent dans les ouvrages les plus



récents consacrées à la Première Guerre mondiale, inconnus de ceux mêmes qui étudient le conflit, ont-ils tant démerité et pourquoi?

La préface de M. Jean-Jacques Becker répond à la question et engage une véritable réhabilitation.

L'éminent spécialiste de la grande guerre, au cours d'une analyse éclairante, n'hésite pas : ces œuvres littéraires sont aussi des témoignages tels que l'historien les entend, indispensables à l'étude des hommes et des faits, moyens supplémentaires, précise-t-il, pour comprendre non seulement l'état du service de santé, débordé par l'horreur de la tuerie, mais aussi le comportement de ceux qui étaient au front. A travers les propos des blessés rapportés par Duhamel, peuvent être appréhendés certains phénomènes d'ordre intellectuel ou psychologique : sentiment du devoir, haine envers l'adversaire, ressentie ou non, montée dans les esprits et les conduites individuelles ou collectives de ce qu'on appelle, aujourd'hui, «la brutalisation».

Duhamel sait en biologiste que «l'instinct le plus naturel enseigne la férocité». Mais les blessés sur leurs lits de douleur «gardent une beauté, une pureté qui rachètent l'immense crime».

Les pages consacrés à Verdun, à la bataille de la Somme, sont, enfin, des témoignages saisissants, pris sur le vif, irrécusables. Le talent de l'auteur, au lieu de déformer les faits, les montre au contraire dans leur effrayante monstruosité.

Dès la fin de la guerre, devant la prolifération d'ouvrages qu'elle suscitait,

Duhamel avait distingué la «littérature de témoignage» et la «littérature de convention», définissant ses propres écrits comme des «récits» en opposition au terme de «romans». La distinction proposée reste d'actualité en cette période anniversaire de la libération des camps nazis et du 8 mai 1945. Le terme même de «témoignage» doit toujours appeler le doute, l'esprit critique, le discernement quand il est appliqué à une œuvre littéraire, quelle qu'en soit la valeur intrinsèque.

Reconnaissons, cependant, que c'est elle, mieux que tout autre écrit, fût-il un carnet de notes, une liasse de lettres pourtant irremplaçable, qui franchit les années pour porter jusqu'à nous la douloureuse épreuve de la «pesée des âmes», selon l'expression de Georges Duhamel.

En reprenant, dans le titre, les termes mêmes de l'écrivain, «récits des temps de guerre», la collection Omnibus replace ses témoignages sous les pleins feux de l'Histoire du 20^e siècle.

Paul Maunoury

Bibliographie

- Georges Duhamel, *Vie des Martyrs et autres récits des temps de guerre*. Préface de Jean-Jacques Becker, avant-propos d'Antoine Duhamel (Omnibus, 2005)

- Sur Blanche Duhamel, voir le bel article d'Hélène Plat paru dans *Vivre en Val-d'Oise*, n° 86, juin-juillet-août 2004.

- L'édition intégrale de la correspondance entre Georges et Blanche Duhamel (1914-1919) préparée et annotée par Arlette Lafay, paraîtra chez Honoré Champion en 2006.

Lettres d'amour et de guerre de Guillaume Apollinaire

En même temps que des extraits de la correspondance échangée entre Georges et Blanche Duhamel durant l'année 1915 paraissent Lettres à Madeleine du poète Guillaume Apollinaire qui, à la même époque, s'était follement épris d'une jeune fille rencontrée dans un train, au retour d'une permission.

L'amour y éclate en constellations d'images sensuelles, cocasses, ardentes, en poèmes ou «calligrammes» inattendus, toujours passionnés, sur fond de mitraille et de canonnade.

Avec la blessure du poète, en 1916, s'acheva l'amour et la petite fiancée ne fut plus qu'une ombre, «tendre comme le souvenir».

A l'inverse d'un amour éphémère – feu d'artifice de passion et de poésie – le dialogue inlassable, frémissant, souvent pathétique de Georges et Blanche, pendant quatre années de guerre, aura fécondé un amour durable de plus d'un demi-siècle.

P.M.

Lettres à Madeleine de Guillaume Apollinaire, édition revue et augmentée par Laurence Campa (Gallimard 2005). Laurence Campa a également publié un commentaire des *Poèmes à Lou* (Foliothèque) et, en collaboration avec Michel Decaudin, elle a établi une remarquable biographie par l'image : *Passion Apollinaire, la poésie à perte de vue* (Ed. Textuel).

Guillaume Apollinaire et Georges Duhamel

Lors de la publication du recueil *Alcools*, en 1913, qui compte parmi les chefs-d'œuvre de la poésie, une critique virulente de Georges Duhamel avait offensé Guillaume Apollinaire.

La guerre devait rapprocher les deux hommes. Apollinaire fit le premier pas. Gravement blessé à la tempe, il découvrit en lisant *Vie des martyrs* un écho de sa propre souffrance et, dans un article du *Mercur* de France, il fit part de ses impressions favorables : «une pitié profonde domine cet ouvrage dont l'importance est capitale...»

Les deux hommes se rencontrèrent à la fin de l'année 1917, au cours d'une permission de Georges, scellant ainsi leur réconciliation. Un an plus tard, le poète avait cessé de vivre.

P. M.



Georges Duhamel en permission avec Blanche et leur fils Bernard né en 1917.